

Les écritures syllabiques égéennes et leur diffusion en Egypte au premier millénaire avant notre ère

Jean-Pierre OLIVIER

Les cinq écritures syllabiques égéennes sont toutes d'origine insulaire (trois crétoises et deux chypriotes) et s'étagent chronologiquement de la fin du III^e à la fin du I^{er} millénaire avant notre ère.

Elles semblent bien être des créations et ensuite des "réinventions" qui ne doivent à l'Orient que l'idée de l'écriture, mais dont tant la structure syllabique simple (d'où le petit nombre de leurs signes : un peu moins d'une centaine pour les premières à une cinquantaine pour la dernière) que la forme des signes eux-mêmes (à de rares exceptions près) sont originaux. Leur déploiement s'est limité à la Grèce, au bassin égéen, aux côtes ouest et sud de l'Asie mineure et à quelques points de la région syro-libanaise.

La dernière écriture syllabique chypriote, celle du I^{er} millénaire, aura connu l'existence la plus longue (du VIII^e au I^{er} siècle avant notre ère) et aura aussi été celle qui a été portée le plus loin, jusqu'aux confins de l'Egypte (à Bouhen, sur un graffiti du temple de Thoutmosis III) ; en Egypte même, on la rencontre en une dizaine de sites, de la face sud de la Grande Pyramide de Gizeh aux parois de la chapelle d'Achoris à Karnak et à celles du temple de Sêti I^{er} à Abydos, sous forme de graffiti laissés par des voyageurs et des mercenaires ; ces quelque cent cinquante inscriptions "égyptiennes" représentent environ 10 % du matériel épigraphique que nous possédons encore dans cette écriture.

On compte cinq écritures égéennes :

1- L'écriture hiéroglyphique crétoise :

Elle a ainsi été baptisée par Arthur Evans, le fouilleur de Knossos, mais elle n'a cependant que fort peu à voir avec l'écriture hiéroglyphique égyptienne.

Cette première écriture crétoise, syllabique comme toutes les écritures égéennes de l'âge du bronze et leur unique rejeton chypriote de l'âge du fer, compte moins d'une centaine de syllabogrammes (Fig. 1). Elle a été créée en Crète dans la deuxième moitié du troisième millénaire et n'a été utilisée qu'assez

001			025			049			073		
002			026			050			074		
003			027			051			075		
004			028			052			076		
005			029			053			077		
006			030			054			078		
007			031			055			079		
008			032			056			080		
009			033			057			081		
010			034			058			082		
011			035			059			083		
012			036			060			084		
013			037			061			085		
014			038			062			086		
015			039			063			087		
016			040			064			088		
017			041			065			089		
018			042			066			090		
019			043			067			091		
020			044			068			092		
021			045			069			093		
022			046			070			094		
023			047			071			095		
024			048			072			096		

(Fig. 1) Tableau des syllabogrammes de l'écriture hiéroglyphique crétoise (en maigre dans les documents d'archives, en gras sur les sceaux).

peu de temps : jusqu'aux environs de 1700 environ. On ne la trouve pratiquement qu'en Crète centrale et orientale, ce qui demeure encore inexpliqué.

Son *corpus* compte quelque 350 documents comprenant environ 3000 signes. Elle n'est pas déchiffrée et, vu le très petit nombre de ses attestations, à peu de chances de l'être un jour.

2- L'écriture linéaire A crétoise :

Elle a été appelée de la sorte par Evans également, parce que ses lignes courraient droit, contrairement à celles de l'écriture hiéroglyphique crétoise, mais ce dernier point est inexact car, sauf sur quelques sceaux à face ronde, l'hiéroglyphique est tracé aussi "droit" que le linéaire A.

Cette seconde écriture, syllabique également, comprend quelque quatre-vingt-dix signes. Elle a dû être créée dans la seconde moitié du III^e millénaire, mais ses plus anciennes attestations ne remontent pas, pour le moment, au-delà du XIX^e siècle. On la trouve non seulement dans toute la Crète, mais aussi dans quelques îles de l'Égée, comme Santorin, Cythère, Kéos et jusqu'à Samothrace dans le Nord ; on en a mis au jour, il y a peu, dans les fouilles de Milet, sur la côte occidentale d'Asie mineure. Il s'agissait manifestement de l'écriture de la thalassocratie minoenne et l'on risque d'en rencontrer, un jour ou l'autre, dans une bonne partie des grands établissements minoens de la Méditerranée orientale.

Son *corpus*, plus important que celui de l'hiéroglyphique crétois, offre à l'heure actuelle environ 1500 documents et 8000 signes. Cela semble trop peu pour permettre un déchiffrement, surtout qu'on n'a aucune idée (pas plus que pour l'hiéroglyphique) de la langue notée.

La chose étrange est que les Crétois, dans la seconde moitié du III^e millénaire, aient inventé deux écritures différentes, syllabiques toutes les deux, qui se sont certes influencées en ce qui concerne la forme de certains signes, mais qui ne paraissent pas procéder l'une de l'autre (seuls 21 des syllabogrammes du linéaire A présentent une ressemblance formelle avec des signes de l'hiéroglyphique crétois, soit 23 %) (Fig. 2) et qui ne dérivent pas non plus d'un des systèmes graphiques connus au Proche-Orient ou en Egypte. Certes, l'idée même de l'écriture n'a pas été réinventée en Crète, mais empruntée à l'Est et sa mise en forme simplifiée : on a épuré les systèmes logo-syllabiques compliqués et l'on n'en a gardé que les consonnes ouvertes de type "consonne + voyelle" (la consonne pouvant être au degré zéro) ainsi qu'un nombre limité de consonnes complexes (si l'on se fie au témoignage du linéaire B).

Autre fait curieux : dans une île de trois cents kilomètres de long, on a non seulement mis au point plus ou moins simultanément deux écritures, mais encore employé ces dernières pour le même usage fondamental : la tenue d'archives comptables et, enfin, on les a utilisées, pour cet usage identique, dans les mêmes salles d'archives (en l'espèce, dans les palais de Knossos, de Malia et de Phaistos).

AB 01		A	AB 30		A	AB 61		A	A 304	
AB 02		A	AB 31		A	AB 65		A	A 305	
AB 03		A	AB 34		A	AB 66		A	A 306	
AB 04		A	AB 37		A	AB 67		A	A 310	
AB 05		A	AB 38		A	AB 69		A	A 312	
AB 06		A	AB 39		A	AB 70		A	A 314	
AB 07		A	AB 40		A	AB 73		A	A 318	
AB 08		A	AB 41		A	AB 74		A	A 320	
AB 09		A	AB 44		A	AB 76		A	A 321	
AB 10		A	AB 45		A	AB 77		A	A 323	
AB 11		A	AB 46		A	AB 78		A	A 324	
AB 13		A	AB 47		A	AB 79		A	A 325	
AB 16		A	AB 49		A	AB 80		A	A 327	
AB 17		A	AB 50		A	AB 81		A	A 329	
AB 21f		A	AB 51		A	AB 82		A	A 331	
AB 22f		A	AB 53		A	AB 85		A	A 333	
AB 23		A	AB 54		A	AB 86		A	A 342	
AB 24		A	AB 55		A	AB 118		A	A 345	
AB 26		A	AB 56		A	AB 123		A	A 348	
AB 27		A	AB 57		A	AB 131a		A	A 349	
AB 28		A	AB 58		A	AB 164		A	A 350	
A 28b		A	AB 59		A	AB 188		A	A 351	
AB 29		A	AB 60		A	A 301		A	A 352	

(Fig. 2) Tableau des homomorphismes entre signes de l'héroglyphique crétois et syllabogrammes du linéaire A.

Une des différences notables entre l'hiéroglyphique et le linéaire A (outre la forme des signes et, très probablement, la langue notée) c'est que seul le premier a été systématiquement gravé sur des sceaux, alors que le second ne l'est pratiquement jamais. Certains ont émis l'hypothèse que l'hiéroglyphique avait été créé pour un usage sphragistique et que ce n'est qu'ensuite qu'il avait rivalisé avec le linéaire A sur d'autres supports de l'écriture. Cela semble difficile à imaginer : connaît-on des écritures créées pour un emploi si limité ? Ici, il convient d'insister sur le fait, occulté depuis les premiers travaux d'Evans, qu'il n'existe pas de relation privilégiée entre l'écriture hiéroglyphique et les sceaux même si, dans l'état actuel de la documentation, la moitié environ de notre *corpus* est constituée de sceaux et d'empreintes de sceaux. De toute façon, l'usage des sceaux avait commencé en Crète bien avant l'apparition de l'hiéroglyphique et continuera bien des siècles après sa disparition. Quand cette écriture cessera d'être employée à la fin de la période des "premiers palais" crétois (aux environs de 1700), ce sera complètement, que ce soit sur des sceaux ou sur tout autre support, sans que l'on aie d'ailleurs aucune idée des raisons de cette brusque disparition : changements politiques, sociaux, linguistiques ?

Quant au linéaire A, il sera en usage jusqu'à la destruction des "seconds palais" crétois (vers 1450), mais on en trouve encore des traces sporadiques au XIV^e siècle, dans des utilisations culturelles isolées.

3- L'écriture linéaire B continentale et crétoise :

Evans l'a dénommée de cette manière pour la très bonne raison qu'elle dérive manifestement du linéaire A (ou, plus exactement, d'un linéaire A qui devait présenter un graphisme différent de celui que nous connaissons et qui ne nous est pas attesté). Sur les 87 syllabogrammes du linéaire B, 64 sont homomorphes de syllabogrammes du linéaire A, soit 74 % (Fig. 3).

La plupart des syllabogrammes notent des syllabes simples (voyelle seule ou consonne plus voyelle), quelques-uns des syllabes complexes (le plus souvent du type "consonne + consonne + voyelle") ; la plus ancienne attestation du linéaire B par plus d'un document est crétoise : dans la "Room of the Chariot Tablets" du palais mycénien de Knossos dont la destruction date assez vraisemblablement des environs de 1450. Ensuite, on en trouvera à Knossos jusqu'à la destruction finale des années 1370 et, enfin, dans les derniers états des palais de La Canée, en Crète, de Mycènes, Tirynthe et Midéa, en Argolide, de Pylos, en Messénie, de Thèbes, en Béotie et, depuis peu, d'Iolkos, en Thessalie (généralement dans des niveaux de destruction à peu de choses près contemporains, datés de la deuxième moitié du XIII^e siècle). Il s'agissait de l'écriture des royaumes mycéniens (on commence à parler d'"empire mycénien") et elle notait la langue grecque : son déchiffrement a été mené à bien en 1952 par Michael Ventris.

Son *corpus* aligne plus de 6000 tablettes d'argile comptant plus de 70000 signes et continue de s'accroître assez régulièrement. Il s'agit de l'ensemble le plus important parmi les écritures égéennes : il est, à l'heure actuelle, riche

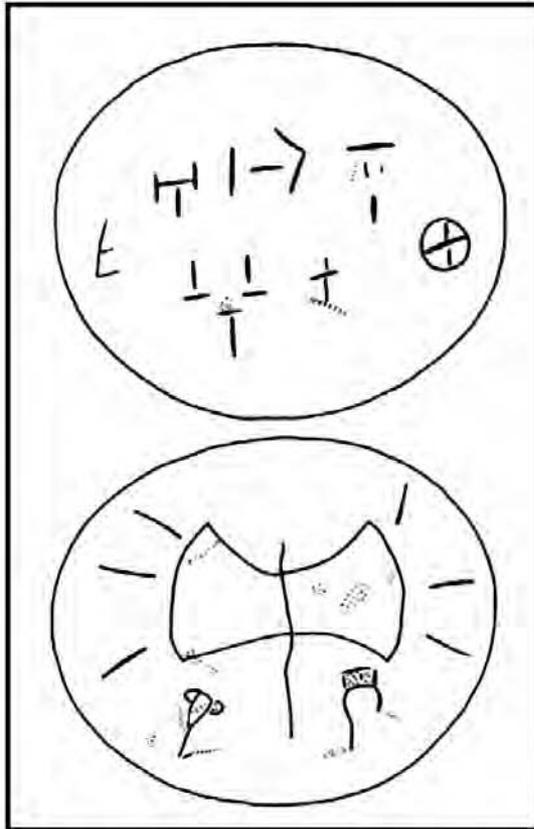
		A		E		I		O		U
		𐀀	𐀁	𐀂	𐀃	𐀄	𐀅	𐀆	𐀇	𐀈
D	𐀉	𐀊	𐀋	𐀌	𐀍	𐀎	𐀏	𐀐	𐀑	𐀒
J	𐀓	𐀔	𐀕	𐀖				𐀗		
K	𐀘	𐀙	𐀚	𐀛	𐀜	𐀝	𐀞	𐀟	𐀠	𐀡
M	𐀢	𐀣	𐀤	𐀥	𐀦	𐀧		𐀨	𐀩	𐀪
N	𐀫	𐀬	𐀭	𐀮	𐀯	𐀰		𐀱	𐀲	𐀳
P	𐀴	𐀵		𐀶	𐀷	𐀸	𐀹	𐀺	𐀻	𐀼
Q	𐀽	𐀾	𐀿	𐁀	𐁁	𐁂		𐁃		
R	𐁄	𐁅	𐁆	𐁇	𐁈	𐁉	𐁊	𐁋	𐁌	𐁍
S	𐁎	𐁏	𐁐	𐁑	𐁒	𐁓		𐁔	𐁕	𐁖
T	𐁗	𐁘	𐁙	𐁚	𐁛	𐁜	𐁝	𐁞	𐁟	𐁠
W	𐁡	𐁢		𐁣	𐁤	𐁥		𐁦		
Z	𐁧	𐁨	𐁩	𐁪			𐁫	𐁬		
		𐁭 a ₂		𐁮 a ₃	𐁯	𐁰		𐁱 dwe		𐁲 dwo
		𐁳 nwa		𐁴 pte	𐁵	𐁶 pu ₂	𐁷	𐁸 ra ₂		𐁹 ra ₃
		𐁺 ro ₂	𐁻	𐁼 ta ₂						
		𐁽 * 1 8		𐁾 * 1 9	𐁿	𐂀 * 2 2	𐂁	𐂂 * 3 4	𐂃	𐂄 * 4 7
	𐂅	𐂆 * 4 9	𐂇	𐂈 * 5 9		𐂉 * 6 3		𐂊 * 6 4	𐂋	𐂌 * 6 5
	𐂍	𐂎 * 7 9	𐂏	𐂐 * 8 2		𐂑 * 8 3	𐂒	𐂓 * 8 6	𐂔	𐂕 * 8 7

(Fig. 3) Tableau des homomorphismes entre syllabogrammes du linéaire A et du linéaire B.

de quatre fois plus de documents que l'écriture chypriote syllabique du premier millénaire qui va clore leur histoire.

Ce linéaire B, issu d'un linéaire A, où et quand a-t-il été créé ? Avant le XIV^e siècle, évidemment. Probablement au XV^e, ou à la fin du XVI^e, s'il a été mis au point en Crète (il faut laisser aux Mycéniens le temps d'y arriver depuis le continent) ; au XVI^e ou même au XVII^e, s'il a été élaboré sur le continent (où les Grecs s'étaient installés depuis le tournant du millénaire environ).

Un curieux document, le "galet d'Olympie" (Fig. 4), trouvé le 1^{er} avril 1994 sur une hauteur située à 5 km à vol d'oiseau du sanctuaire et présentant, sur une face, six ou sept signes d'un assez bon linéaire B dans un des styles d'écriture du dernier palais de Pylos (vers 1250) et, sur l'autre, une grande double hache "nimbée" de six rayons et deux signes approximativement dans le style de la "Room of the Chariot Tablets" (vers 1450), semblerait devoir faire pencher la balance en faveur de l'hypothèse continentale. Mais cette pièce, datée du XVII^e siècle (Helladique Moyen III), exhibant deux formes particulières d'écriture, connues seulement deux et quatre cents ans plus tard et découverte, même si c'est à l'occasion de fouilles régulières, sur un objet unique au milieu d'un "désert", laisse rêveur.



(Fig. 4) Le galet d'Olympie (éch. 1 : 1 ; dessin Louis Godart).

En tout cas, je suspendrai mon jugement à son propos jusqu'à ce que des analyses portant sur l'ancienneté de la gravure aient été effectuées.

Le linéaire B ne nous est plus attesté après la destruction des palais mycéniens, dont il enregistrait la comptabilité. Mais n'a-t-il pas subsisté, sur un support ou sur un autre, dans les premiers temps du 1er millénaire ? La question est posée régulièrement par de bons esprits et pour de bonnes raisons¹, mais elle reste théorique pour le moment.

4- L'écriture chypro-minoenne :

elle aussi doit son nom à Evans et ce nom dit bien ce qu'il veut dire : il s'agit d'une écriture spéciale à Chypre mais plantant au moins une de ses racines dans le terreau des écritures crétoises (Fig. 5). En effet, sur les quelque 80 signes de ce syllabaire, moins de vingt présentent des formes qui existent en linéaire A ; mieux peut-être, sur la plus ancienne tablette d'Enkomi, découverte en 1955 et datée des environs de 1500, sur 21 signes différents, une dizaine montre des formes qu'on connaît en linéaire A. Mais cela veut dire que la moitié des signes de la plus ancienne tablette d'Enkomi ne viennent pas clairement du linéaire A, d'une part, et que moins de 25 % seulement des formes du syllabaire chypro-minoen peuvent être rattachées au linéaire A, de l'autre, ce qui est peu (de l'ordre de grandeur des similitudes formelles entre écriture hiéroglyphique crétoise et linéaire A).

Le *corpus* de l'écriture chypro-minoenne, qui est principalement attestée du XIV^e au XI^e siècle, comprend environ 250 documents et 3800 signes. On la trouve non seulement à Chypre même, mais aussi à Rash Shamra-Ougarit, sur la côte syrienne, d'où proviennent une dizaine de documents. Sans compter des signes isolés sur des vases d'époque mycénienne, qui ne constituent pas à proprement parler de l'écriture mais des "marques", que l'on rencontre dans tout le bassin oriental de la Méditerranée.

La, ou plutôt les, langue(s) notée(s) - la question est trop vaste pour être abordée ici - n'est ou ne sont pas connues et le ou les déchiffrement(s) ne risque(nt) pas de se produire tant que la quantité de documents restera aussi faible.

5- L'écriture chypriote syllabique du premier millénaire :

Elle constitue un ensemble important, quantitativement mais surtout chronologiquement parlant : quelque 14000 signes sur 1400 documents qui vont du VIII^e au I^{er} siècle avant notre ère ; toutefois, à bien compter, cela ne fait, très exactement, que vingt signes écrits chaque jour pendant huit siècles !...Chiffre qui n'a évidemment guère de signification : il indique seulement qu'un nombre infime d'objets inscrits est parvenu jusqu'à nous, ce qui est d'ailleurs le cas de bien des écritures anciennes en général et de toutes les écritures égéennes en particulier.

On rencontre des attestations de ce syllabaire à Chypre bien sûr, mais comme les habitants de cette île semblent avoir toujours beaucoup commercé et voyagé,

on ne s'étonnera pas d'en lire sur la côte syro-libanaise, comme c'était déjà le cas pour le chyro-minoen, mais aussi sur la côte sud d'Asie mineure ainsi qu'à Rhodes, en Chalcidique, à Delphes, à Athènes, en Italie du Sud, en Cyrénaïque et, surtout, en Égypte, d'où provient à peu près 10 % de notre *corpus*.

La parenté du chyprite syllabique du premier millénaire avec le chyro-minoen semble aller de soi (deux écritures syllabiques qui se succèdent dans la même île), mais leurs relations ne sont pas aussi simples qu'il y paraît à première vue.

Toutefois, 62 % des signes semblent communs aux deux écritures (34 sur 55 signes du syllabaire du 1^{er} millénaire peuvent être mis en parallèle formel avec des

	A	CM		A	CM		A	CM		A	CM		A	CM
001		I	021	∧	∩	041		⊕	073		⊕	099		⊕
001 bis		∩	023		∩	043		⊕	074		∩	101		∩
001 ter		X	024		∩	044	∩	∩	075		∩	102		∩
002	I	∩	025		∩	046	∩	∩	077	⊕	∩	103		∩
004	∩	∩	026		∩	049		∩	078		∩	104		∩
005	∩	∩	027	∩	∩	053		∩	081		∩	106		∩
006	∩	∩	028	∩	∩	055		∩	082	∩	∩	107		∩
006 bis	∩	∩	029		∩	056		∩	083		∩	108		∩
007	∩	∩	030		∩	057		∩	084		∩	109		∩
008	∩	∩	032		∩	059		∩	086		∩	110		∩
009		∩	033		∩	061		∩	087		∩	111	∩	∩
012	∩	∩	034		∩	064		∩	088		∩	112		∩
013		∩	035		∩	067		∩	091		∩	114		∩
015		∩	036		∩	068	∩	∩	092		∩	115		∩
017		∩	037		∩	069	∩	∩	095	∩	∩			
018		∩	038		∩	070		∩	096		∩			
019		∩	039		∩	072	∩	∩	097		∩			

(Fig. 5) Tableau des homomorphismes entre syllabogrammes du linéaire A et du chyro-minoen (signes de ce dernier d'après Émilie Masson 1975-1985 ; en cours de réélaboration).

signes du chypro-minoen (Fig. 6) ; la proportion n'est pas aussi élevée qu'entre linéaire B et linéaire A (74 %) et les équivalences ont souvent moins de fondement, mais on est loin des 24 % entre écriture hiéroglyphique crétoise et linéaire A et des 25 % entre linéaire A et chypro-minoen).

Pas aussi simples, d'abord parce qu'il existe une interruption de plus de 200 ans entre les deux (en gros, aux X^e et IX^e siècles). On avait cru trouver le "chaînon

		A		E		I		O		U
J										
K										
L										
M										
N										
P										
R										
S										
T										
W										
X										
Z										

(Fig. 6) Tableau des homomorphismes entre syllabogrammes du chypro-minoen et du syllabaire du 1er millénaire.

manquant" avec la découverte, en 1979, d'une inscription de cinq signes portée par un "obélos" en bronze datant du XI^e siècle, écrit en syllabaire du 1^{er} millénaire et notant un anthroponyme (au génitif) tout ce qu'il y a de grec : *o-pe-le-ta-u*, *Ophéltau* (Fig. 7).

Mais si la datation, la lecture, la transcription et la langue sont correctes, l'écriture n'en est pas, selon moi, le syllabaire du 1^{er} millénaire (en tout cas dans aucune des formes que nous en avons), mais plus banalement le chypro-minoen. Et il n'y a rien là qui doit surprendre : on parlait le grec à Chypre depuis le XII^e siècle au moins et le chypro-minoen, comme n'importe quelle autre écriture, est apte à noter avec plus ou moins de facilité, n'importe quelle langue (à Rash Shamra-Ougarit, une des tablettes en écriture chypro-minoenne semble bien noter une langue sémitique, avec la formule "un tel fils d'un tel" répétée tout au long). Si nous lisons et comprenons ce document écrit en grec au XI^e siècle, dans une écriture qui n'est pas encore déchiffrée, c'est parce que ses cinq signes avaient à peu près le même tracé et probablement une valeur phonétique assez semblable dans les deux écritures, de la même façon que nous sommes certains de lire au moins une douzaine de signes du linéaire A qui ont, de manière démontrée, plus ou moins le même tracé et la même valeur phonétique que des signes du linéaire B (ce qui n'est néanmoins pas assez, je le rappelle, pour lire et éventuellement comprendre, c'est-à-dire déchiffrer, le linéaire A).

Donc, pas de trace d'écriture à Chypre aux X^e et IX^e siècles, pas plus qu'il n'y en a en Grèce aux XII^e, XI^e, et X^e siècles. La différence entre les deux situations,



(Fig. 7) L'inscription d'Opheltas XI^e siècle.

1- Original (éch. ca 2:1 dessin Emilia Masson).

2- Reconstruction avec des signes du chypro-minoen (XV^e-XI^e siècles).

3- Reconstruction avec des signes du syllabaire de Koukia (VI^e siècles).

c'est que la Grèce résoudra son problème de communication écrite en adaptant l'alphabet phénicien, tandis que Chypre y parviendra en modifiant un système syllabique local qui n'avait pas pu complètement disparaître, mais dont nous avons perdu toute trace pendant deux siècles et qui, à un certain moment, a été assez profondément transformé pour noter une autre langue, le grec, que celle (inconnue de nous) pour laquelle il avait été créé.

Pas aussi simples ensuite, parce qu'on passe de plus de 80 syllabogrammes à moins de 55² ; seuls quelque 34 des signes du premier millénaire peuvent se rattacher à des signes du second (soit 62 %), ce qui signifie que les autres présentent des formes nouvelles. La tendance générale va à la simplification des formes et à des "variations" autour du "chevron" et de le "croix de Saint-André", notamment.

Le syllabaire "fondateur", qui rythmera la vie graphique des Chypriotes durant tout le premier millénaire, a dû être inventé entre le X^e et le VIII^e siècle comme une "single creation by a single man" pour paraphraser Barry Powell à propos de l'invention de l'alphabet grec. Mais cet "homme seul" a dû connaître une forme du chypro-minoen pour pouvoir élaborer son nouveau syllabaire, même si nous ne savons pas jusqu'à quand le chypro-minoen a survécu ni quand le nouveau syllabaire est né. Les traces les plus anciennes de ce dernier ne remontent qu'à quelques attestations peu nombreuses et isolées au fil des VIII^e et VII^e siècles. Les premiers groupes de documents de quelque importance proviennent de la région de Paphos et sont écrits en ce qu'on appelle le paphien "ancien" (inscriptions de Rantidi et de Kouklia, fin du VI^e siècle, ce qui en fait des pièces à peine plus anciennes que la longue inscription d'Idalion, en syllabaire "commun", elle). Dire que le paphien "ancien" présente plus de traits morphologiques communs avec le syllabaire du deuxième millénaire que le syllabaire "commun" me semble une assertion assez incertaine dans la mesure où ce syllabaire paphien "ancien" est encore légèrement incomplet ; toutefois il est certain que deux ou trois signes du chypro-minoen semblent avoir des correspondants principalement en paphien "ancien" : mais on les relève ailleurs aussi et le paphien "ancien" montre également, pour certains des signes en question, les formes "communes"... La situation des origines n'est donc pas vraiment claire à l'heure actuelle.

La fin de cette écriture, par contre, ne pose pas de problème : elle s'éteindra avec la langue qu'elle note, le dialecte chypriot qui cédera la place à la koinè hellénistique ; ses dernières attestations remontent au premier siècle avant notre ère.

La dernière partie de mon propos concerne la diffusion du syllabaire chypriot au premier millénaire sur les rives du Nil, de Naucratis (deux graffiti sur des tessons attiques à vernis noir) à Bouhen (sur un graffiti du temple de Thoutmosis III), en passant par la face sud de la Grande Pyramide de Gizeh, par les parois de la chapelle d'Achoris à Karnak et par celles du temple de Séti I à Abydos.

En tout, dix pour cent des inscriptions en syllabaire chypriot du premier millénaire ont été relevées en Egypte, soit quelque 150 sur 1500.

Sur le total des inscriptions égyptiennes, 95 % proviennent de Karnak et d'Abydos. Il s'agit, pour la plupart, de graffiti gravés sur le lieu de leur cantonnement par des mercenaires engagés par les pharaons.

On fera remarquer, mais sans y insister spécialement, que sur les murs de ces temples, on lit des inscriptions en grec alphabétique, mais aussi des inscriptions dans certaines écritures d'Asie mineure (lydien et lycien principalement). Par définition, les mercenaires ne connaissent pas les frontières...

Que faisaient ces hommes, à cette époque, dans ces casernements ? Diodore de Sicile (XV, 29, 1) entre autres, nous donne en partie la réponse : le pharaon Achoris (390-378), après la paix d'Antalkidas (386) engagea des mercenaires pour défendre son royaume contre les Achéménides. Parmi ceux-ci, un certain nombre de Chyriotes, de toutes origines : les inscriptions mentionnent des Salamiens, des Lédriens, des Soliens et des Paphiens (ces derniers écrivant dans leur propre variante du syllabaire).

Que gravaient-ils sur leurs murs ? Sans aucune originalité, leur nom, éventuellement celui de leur père, parfois celui de leur grand-père et, assez souvent, celui de leur cité d'origine. Ce n'est certes pas beaucoup, mais c'est appréciable pour la connaissance de l'onomastique chyriote de l'époque.

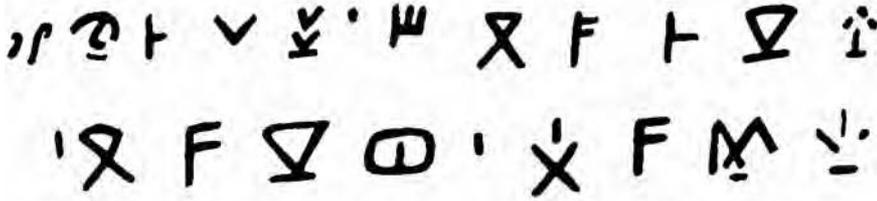
Mais si presque tous ces Chyriotes écrivaient en syllabaire (certains le faisaient en alphabet grec), tous n'écrivaient pas en grec : ainsi, on a certainement à Abydos une inscription syllabique en étéo-chyriote :

a-na | a-mo-ta | a-sa-ti-ri

Elle date peut-être des environs de 400, elle comprend onze signes, a été copiée par Théodule Devéria en 1866 et perdue de vue depuis ; c'est Ernst Sittig en 1924 qui l'a reconnue comme étéo-chyriote (c'est-à-dire dans la langue des "vrais Chyriotes", probablement une des langues parlées à Chypre aux II^e et 1^{er} millénaires) ; on ne la comprend pas, mais elle commence par "a-na", mot par lequel débutent cinq inscriptions étéo-chyriotes syllabiques d'Amathonte.

Les autres inscriptions provenant d'Egypte sont de deux ordres :

- des graffitis, encore, mais de voyageurs cette fois-ci, comme sur le bloc 13 de la face sud de la Grande Pyramide où on trouve, superposés, les noms d'un homme et d'une femme : Kratandros, fils de Stasitinos et Thémistô, femme (ou sœur ?) de Môrandros, datés, assez vaguement, des V^e ou IV^e siècles (Fig. 8) ;
- des graffitis moins "publics", ainsi sur deux tessons de Naucratis (probablement d'époque classique).
- enfin, une inscription, de trois ou quatre signes, gravés avant cuisson, sur une lampe d'origine indéterminée qui se trouve actuellement au Musée gréco-romain d'Alexandrie (elle date du début de la période hellénistique) et dont la compréhension n'est pas assurée.



(Fig. 8) L'inscription de la Grande Pyramide (d'après Ernst Sittig).

Ces documents en écriture chypriote nous montrent qu'encore une fois, grâce à l'Égypte, ont été conservés des témoignages d'importance dans un domaine -celui des écritures égéennes syllabiques- qui, à priori, n'avait que peu de raisons de s'étendre jusque sur les bords du Nil.

NOTES

- 1- Entre autres, le parallélisme entre un système à cinq voyelles (*a, e, i, o, u*) en linéaire B et dans les premiers alphabets grecs, système qui, s'il n'y a pas été recréé indépendamment, a dû s'inspirer directement de son prédécesseur ; entre autres, les relations possibles entre le syllabaire chypriote du premier millénaire et le linéaire B uniquement (mais ce dernier point ne semble concerner qu'un seul signe, le *po*, qui possède la même valeur phonétique dans les deux syllabaires et dont la forme remonte au linéaire A, sans apparemment exister en chypro-minoen...) ; de plus, le "trou" de deux siècles non encore comblé entre les deux syllabaires chypriotes montre bien qu'une écriture peut avoir existé pendant un certain temps sans nous avoir laissé de traces.
- 2- Ce dernier chiffre change d'une variété locale du syllabaire à une autre et aussi d'une époque à une autre à l'intérieur d'un même syllabaire local ; et aucune forme locale du syllabaire, à aucune époque, ne nous a donné la "grille" totale théorique des signes, laquelle d'ailleurs n'est pas attendue : ainsi, la série de "y + voyelle", n'est-elle pas indispensable et est représentée soit par *ja* et *jo*, soit par *ja* ou *jo* ou n'est pas représentée du tout ; les séries des "x + voyelle" et des "z + voyelle" sont encore moins indispensables au système et donc encore moins fournies. Le syllabaire homogène le plus complet que nous possédions, celui de la tablette en bronze d'Idalion sur laquelle figurent 1009 syllabogrammes, présente un *ja* mais pas de *jo*, un *xe* mais pas de *xa*, un *za* et un *zo* ; pour le *jo*, signe fréquent lorsqu'il existe, c'est un choix de ce syllabaire et non un accident ; pour le *xa*, signe rarissime, on ne sait, mais ce qui constitue certainement un hasard, c'est l'absence des signes *mo* et *mu* qui ne pouvaient pas ne pas être présents à Idalion au V^e siècle ; à l'arrivée, cela donne 51 signes sur un total théorique de 55.